

L'opposition comme force d'idées : Victor Serge de la bande à Bonnot à Trotsky

CLT, Numéro 41, janvier 1992.

Ce colloque, notre colloque pour le Centenaire de la naissance de Victor Serge, se tient dans un contexte où la figure de cet écrivain militant prend un éclat particulier.

Alors que s'effondre dans le monde, par pans entiers, l'empire des héritiers de Staline, alors que tant de commentateurs, intéressés ou non, s'efforcent de persuader le monde que le socialisme n'a jamais été, n'est et ne sera jamais qu'une utopie absurde et sanglante, à ce moment, en ce moment, le lumineux visage de Victor Serge témoigne que l'on peut avoir été l'un des premiers et des plus conséquents dans la dénonciation du stalinisme et de ses crimes et qu'on peut être aussi, jusqu'à son dernier souffle, un partisan convaincu du socialisme.

Bien entendu, les circonstances, le moment historique contribuent grandement à donner cet extraordinaire relief à la personne de Victor Serge, mais elles n'y suffiraient pas à elles seules et je crois que ce colloque démontrera que le développement historique ne prête qu'aux riches et que c'est cette richesse-là qui fait l'actualité de Serge et lui donne un poids qui va bien au-delà de l'actualité.

C'est parce que, de l'anarchisme au bolchevisme, du bolchevisme au socialisme démocratique, Victor Serge ne fut jamais fermé aux arguments et aux raisons d'opinion, et qu'il les chercha toujours, parce qu'il défendit toujours le droit d'expression de ses adversaires d'idées, en d'autres termes parce qu'il a toujours été attaché à la valeur de l'opposition et à sa force dans le combat d'idées que Serge bénéficie aujourd'hui de cet éclairage qui fait de lui l'un des hommes les plus lucides de son siècle.

Pour commencer, et sans vouloir faire une analyse psychologique ou une biographie politique dont je ne détiens pas ici les éléments, j'aimerais cependant souligner dès maintenant combien les années décisives de l'enfance de Victor Serge l'ont placé dans une position contradictoire qui, sa vie durant, lui a permis de comprendre les autres contradictions auxquelles il se heurtait, la façon de les résoudre, le moyen de se dépasser et de poursuivre, opposant sur la même voie, fidèle dans la diversité, libre dans l'engagement qu'il a choisi.

Je soulignerai d'abord la misère de ce milieu familial d'émigrés, les privations qu'il a dû subir, le choc de la mort de faim de son frère Raoul. Mais en même temps, les idées et sentiments exaltants qu'il y trouve (récits d'exécutions, de manifestations, de jugements, d'évasions, qui sont en somme l'apologie de la rébellion) et l'exaltation de grandes vertus, le courage, l'abnégation et l'esprit de sacrifice (les portraits des pendus sur les murs de la maison).

Dans ce «*monde sans issue*», comme il dit, ce monde qui ne comporte pour lui aucune «*issue individuelle*» il voit, sans même le formuler, celle qu'il appellera plus tard du «*révolutionnaire professionnel*», disons du combattant permanent pour la cause des opprimés et des pauvres dont il est.

Et à l'étage supérieur, celui de la détermination du mode de combat, il retrouve une contradiction semblable: d'un côté, le monde magnifiquement organisé et bien réglé de la social-démocratie belge avec ses mille et une réalisations, son édifice qui ne change pas la vie sauf peut-être celle des chefs et se console de la tristesse du monde d'aujourd'hui par sa philosophie réformiste qui lui promet le socialisme et le bonheur en l'an 2000. Et juste à côté, dans les marges, il découvre les communes libertaires, toujours l'amitié mais surtout le besoin de mettre en accord ses paroles et ses actes.

Disciple de *Libertad*, il fait sienne sa formule : «*Les prometteurs de révolution sont des farceurs comme les autres. Fais ta révolution toi-même. Etre des hommes libres, vivre en camaraderie*».

C'est la règle qu'il défend dans *l'Anarchie*, dont sa compagne Rirette Maitrejean dirige la publication à partir de 1911, près de Paris où il est venu en 1908.

De nouveau pourtant, la contradiction va le prendre à son piège. Les illégalistes, comme on dit, glissent de la vie en marge de la société à la vie en marge du code. Pendant deux mois il cohabite au journal avec son ami Raymond-la-Science (Callemín), et ses compagnons qui sont déjà «*les bandits tragiques*» de la bande à Bonnot. Il les voit changer, devenir des tueurs, perdre leurs illusions avec les mains dans le sang. Il n'est plus avec eux et ne peut plus l'être : il est bouleversé par «*leur pensée linéaire*», leur «*froide colère*» leur «*vision impitoyable de la société*». Se demandant ce qui l'a retenu de suivre dans leur folie ces hommes qu'il aimait, il dira que ce fut sans doute, dans son passé, «*un monde pénétré d'une tenace espérance et riche en valeurs humaines, celui des Russes*».

Il refuse évidemment d'être avec cette société qui les a plongés dans ce mortel désespoir et méprise le chantage que lui fait le chef de la Sûreté. Arrêté pour «*complicité*», il est condamné à cinq ans de réclusion : on a trouvé dans les locaux du journal deux armes à feu et il est tenu pour un «*théoricien*» à cause de quelques articles excessifs.

Quand il entre en prison pour ses cinq ans, après un procès qui fut pour lui épouvantable, il dit qu'il a compris «*la déchéance de l'anarchisme dans la jungle capitaliste*» et, dressant le bilan d'une expérience courte - il a 21 ans - mais riche, ajoute qu'il y a toujours dans la vie le pire et le meilleur, une banalité, mais que «*la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire*» une formule que bien des hommes et des femmes devraient graver dans leur conscience ou sur leur front.

Ce jeune prisonnier avait en quelques années accumulé une expérience et une compréhension de son expérience qui faisait de ses idées - de ses idées d'opposant à la société - une véritable force matérielle. Il ne le sait pas encore.

En 1917, après sa sortie de prison, c'est l'expulsion à destination de l'Espagne, et, pour commencer, une terrible crise, car il se trouve de nouveau plus enfermé encore qu'en prison dans un monde sans issue, alors que des millions de jeunes de son âge meurent dans la boue des tranchées.

Il rejette catégoriquement en tout cas son ancien individualisme et ceux qui l'incarnent, «*produits de la dégénérescence de tout*», écrit-il. C'est qu'il rencontre les syndicalistes catalans et espagnols, la Solidarité ouvrière (c'est le titre du journal de la CNT), au moment où les nouvelles de la Révolution russe créent chez les travailleurs un nouvel espoir, un courant d'organisation et de lutte.

Il écrit dans *Tierra y Libertad* un premier article pour défendre Fritz Adler qui a abattu un ministre de guerre, et un second pour saluer l'espoir que soulève la Révolution russe. Il les signe tous deux Victor Serge.

Un homme, un ami, un camarade symbolise cette nouvelle étape, cette synthèse de ses aspirations libertaires et de sa volonté de s'organiser dans le combat des masses: c'est le fameux Salvador Seguí, «*el Noy de Sucre*», le héros et l'organisateur de la CNT en Catalogne, qui lui a inspiré dans Naissance de notre Force le personnage de Dario. Il place dans sa bouche cette formidable prédiction :

«Demain est grand. Nous n'aurons pas mûri en vain cette conquête. Cette ville sera prise, sinon par nos mains, du moins par des mains pareilles aux nôtres, mais plus fortes. Plus fortes peut-être de s'être mieux durcies grâce à notre faiblesse même. Si nous sommes vaincus, d'autres hommes, infiniment différents de nous, infiniment pareils à nous, descendront cette rambla, un pareil soir, dans dix ans,

dans vingt ans, cela n'a vraiment aucune importance, en méditant cette même conquête: ils penseront peut-être à notre sang. Déjà je crois les voir et je pense à leur sang qui coulera aussi. Mais ils prendront la ville.»

C'est aux côtés du « *Noy de sucre* » que Victor Serge comprend le problème crucial que Salvador Seguí croit qu'il ne peut pas soulever du fait de son entourage anarchiste - et qui est le problème de ce siècle, celui du pouvoir que le peuple révolté ne peut pas ne pas prendre en renversant la domination de ceux qui l'exploitent.

Il sait déjà que « *la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire* ». Il sait qu'il faut prendre le pouvoir et ne sait pas encore que c'est lui qui corrompt le meilleur. C'est ainsi que Victor Lvovitch Kibaltchitch, l'ancien Le Rétif, devenu Victor Serge, se retrouva en Russie après un séjour en camp de concentration en France et un échange contre un officier dont on peut être certain qu'il ne le valait pas. Il trouvait là enfin « *sa* » révolution et la fin du « *monde sans issue* » dans lequel il s'était jusque-là débattu.

Dans ce siècle au rythme débridé, la découverte de la Russie révolutionnaire n'est nullement pour Victor un retour en arrière. Quand bien même il retrouve bien vivants les rêves de son enfance, les grands sentiments exaltants et les grandes vertus, et la tenace espérance du mieux d'un destin collectif.

Petrograd, quand il descend du train, c'est pour respirer à pleins poumons les traditions familiales, la générosité, la solidarité, la révolte, l'esprit de sacrifice, l'héroïsme de celui qui combat pour l'humanité. Ses camarades russes pensent qu'avec leur révolution d'Octobre, ils ont ouvert l'unique issue possible pour ce monde qui, jusqu'à eux, n'en avait jamais vue de ses yeux.

Ils ont même l'audace que le *Noy de sucre* en personne n'avait pas pu avoir. Ils ont pris le pouvoir dans ce Petrograd où il arrive, découvrant du même coup que cette ville de la révolution d'Octobre est devenue « *la capitale du Froid, de la Faim, de la Haine et de la Ténacité* ».

Bien sûr, Victor Serge n'est ni naïf, ni fanatique, et encore moins bêtement sentimental. Lui qui est mitrailleur à ses heures de loisir et à celles du danger et membre de la Société philosophique libre, n'est ni un cynique ni un enfant de cœur. Il sait parfaitement que les méthodes bolcheviques sont souvent rudes, autant que les hommes qui les appliquent, que la répression indispensable est trop souvent aveugle. Il sait parfaitement que les bolcheviks ne doivent pas lâcher une parcelle de pouvoir dont les Blancs s'empareraient immédiatement.

Lui qui est à Petrograd le familier de Zinoviev et de bien d'autres dirigeants du nouveau régime, s'est lié aux intellectuels soviétiques, à commencer par Maxime Gorky et les autres critiques de la répression bolchevique, et avec eux veille sur les socialistes révolutionnaires et les mencheviks qui ont souvent - mais pas toujours - joué avec le feu et sur qui s'abat le poing impitoyable de la Tchèque qu'il ne quitte pas de l'œil car il connaît trop bien le poids corrupteur du pouvoir, de la violence et du sang dont elle ne manque pas.

Sans se laisser impressionner par les cris et les excommunications de ses anciens amis anars qui se découvrent, maintenant qu'elle les frappe, ennemis de la violence et qui, anciens partisans du terrorisme, dénoncent maintenant le sang que la Tchèque fait couler, il a rejoint le parti bolchevique et il en est fier, défend sa politique et travaille à la construction de son « *parti mondial* », l'internationale communiste.

Quand la répression se déchaîne contre les socialistes révolutionnaires, les mencheviks et les anars russes au lendemain de l'insurrection de Cronstadt, Victor Serge, qui avait très bien compris le danger

que la mutinerie faisait courir à la révolution et a approuvé les dirigeants russes, est encore là pour plaider la cause de ces vaincus qui sont des frères.

Il est déjà inquiet, effrayé par ce qu'il appelle «*la psychose du pouvoir absolu*» chez les cadres bolcheviques. Il pense que les dirigeants auraient dû «*s'acharner et défendre et imposer, avec autant d'énergie qu'ils en mirent à vaincre, un principe d'humanité envers l'ennemi vaincu*». Il dira plus tard : «*je sais qu'ils en ont eu la velléité*»... «*Ces hommes, je sais leur grandeur; mais sur ce point, eux qui appartenaient à l'avenir, ils étaient prisonniers du passé.*»

Au cours des années suivantes, correspondant d'*Inprekorr* à Berlin puis à Vienne, il est témoin et aussi acteur des combats révolutionnaires d'Europe centrale et il n'existait pas de son temps d'autre artiste que lui capable de mieux décrire le désarroi et la tristesse des communistes allemands dont le poing levé pour frapper le dernier coup s'est lentement abattu et desserré, qui ont été ainsi frustrés d'un assaut si longtemps et si minutieusement préparé en 1923.

Quand il revient en URSS, c'est pour participer à une bataille politique âpre, difficile, obscure et fratricide - dont il semble bien qu'il ait été, avec Trotsky, un des rares à savoir alors qu'elle était perdue d'avance - la lutte de l'opposition unifiée, puis de l'Opposition de gauche clandestine qui ont fait de lui un responsable de leur travail international.

C'est dans cette période qu'il se rapproche beaucoup du militant catalan Andreu Nin, un de ces militants de la lignée du *Noy de sucre* - assassiné en 1922 - à qui il avait lui aussi été lié.

Au temps de sa déportation, de 1933 à 1936, il est à Orenbourg avec son fils Vlady, ils vivent au milieu d'un noyau d'oppositionnels trotskystes qu'il immortalisera dans ses romans, notamment *S'il est Minuit dans le Siècle* : ce sont ces hommes dont il exalte le courage, la ténacité et l'indépendance d'esprit, à l'époque où le régime stalinien glorifie les dénonciateurs, les prétendus «*travailleurs de choc*» et les écrivains cireurs de bottes.

Staline attendait-il quelque bénéfice de sa libération? Il a eu en tout cas contre lui le témoignage accablant d'un écrivain estimé, au grand talent et qui saura rendre accessibles au grand public «*les crimes de Staline*» et leur ampleur exceptionnelle.

Quand Victor a-t-il su que cette fois encore et pour la deuxième fois dans sa vie, «*le pire*», s'avérait la «*dégénérescence du meilleur*»? Quand a-t-il compris que ce parti magnifique, cette «*chère bande unie et hardie*», comme disait son ami l'écrivain Voronsky, cette phalange de libérateurs, était devenue la garde prétorienne engraisée de bureaucrates obtus et des policiers cyniques à leur service ?

A sa sortie d'URSS, on pourrait penser que le négatif, dans son bilan depuis 1919, l'emporte sur le positif. Il reste fidèle à lui-même puisque, tout en s'engageant à l'appel de Trotsky et de Lev Sedov dans la lutte pour la défense des accusés des Procès de Moscou, il insiste pour que le comité français soit aussi l'organe de défense de «*la liberté d'opinion dans la révolution*», une exigence que personne, parmi les révolutionnaires, ne songerait, depuis cette époque, à minimiser.

Il a certes immédiatement rejoint les amis de Trotsky qui, après l'Opposition de gauche internationale, sont engagés aujourd'hui dans le Mouvement pour la IVe Internationale. Au plénum international de cette organisation auquel il a été invité à Amsterdam en janvier 1937, il prend déjà une position critique qui l'oppose à Trotsky et aux dirigeants du mouvement, à propos de la guerre d'Espagne. Il donne spectaculairement son adhésion au POUM que dirige son ami Andreu Nin jusqu'à son assassinat par ordre de Staline, et s'oppose aux critiques que lui adresse Trotsky.

Les relations entre les deux hommes se détériorent pour culminer avec le fameux *« Prière d'insérer »*, mise en garde contre le bolchevisme dont Victor Serge a toujours nié être l'auteur alors que Trotsky a été persuadé qu'il l'était.

A propos des dures polémiques conduites contre lui à cette époque par les trotskystes, il écrit cette autre phrase-clé du rôle de l'opposition comme force d'idée :

« Je retrouvais chez les persécutés les mêmes mœurs que chez les persécuteurs. Il y a une logique naturelle de la contagion par le combat; la révolution continue ainsi malgré elle certaines traditions du despotisme qu'elle venait d'abattre; le trotskysme faisait preuve d'une mentalité symétrique à celle du stalinisme contre lequel il s'était dressé et qui le broyait... »

Et il ajoute cette phrase capitale qui s'applique à son expérience militante tout entière : *« J'en étais navré, car je tiens que la force acharnée de quelques hommes peut rompre néanmoins avec les traditions étouffantes, résister aux funestes contagions. »*

Pourtant la rupture avec Trotsky n'a pas une portée historique. C'est Victor, avec des entretiens avec Natalia et à l'aide de son journal, qui fera, après l'assassinat de Trotsky, un des plus beaux livres à la gloire et à l'image humaine de ce dernier comme du bolchevisme qu'il a su incarner après la mort de Lénine et que Victor ne renie pas.

C'est d'ailleurs un autre trait extraordinairement frappant que cette continuité de la trajectoire de Victor Serge depuis sa rencontre avec l'anarchisme dans les premières années du siècle jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale. De l'anarchisme individualiste au syndicalisme libertaire puis au bolchevisme avec Lénine et Trotsky, Victor Serge a continuellement avancé de prison en déportation, d'exil en exil, d'un continent à un autre, surmontant la déception, comprenant à la fois ce qui est le meilleur et le pire, et aussi, hélas, ce qui est corrompu .

Je pense, avec Alan Wald, qu'on connaît encore mal les positions politiques de Victor Serge telles qu'il les a développées de son exil mexicain, notamment dans la presse des groupes que l'historien appelle *« la gauche antistalinienne de New York »*. Le fait qu'on puisse s'interroger, avec cet auteur, pour évaluer l'importance des *« éléments constitutifs de sa pensée »* à cette époque, à savoir simultanément le désir de préserver les réalisations de l'Octobre russe et la justification d'un *« soutien critique »* au capitalisme et à l'impérialisme incarnés par les Etats-Unis.

Alan Wald relève à ce sujet : *« Serge, de toute évidence, sous-estima les horreurs de l'impérialisme et surestima l'omnipotence du stalinisme »*.

Il reste que, s'il fut amené à certaines reprises à soutenir des points de vue qui se situaient bien en-deçà de ce qu'il avait pensé pendant toute sa vie d'homme conscient, Victor Serge ne s'est jamais renié au cours de ses dernières années. Il n'a jamais oublié ce qu'était le pire et le meilleur, ce qu'était aussi la corruption du meilleur. Mais ce n'est pas cela qui lui a fait nier l'existence du premier *« pire »* qu'il avait découvert et qui n'est pas blanchi par la corruption du meilleur.

Cela signifie que les qualités personnelles intellectuelles et morales qui lui avaient permis, grâce à l'attitude d'opposition, de surmonter les contradictions de ses positions successives, de permettre leur dépassement dans la théorie et l'action, d'aller beaucoup plus avant dans la recherche des voies de la libération humaine que la plupart des intellectuels de sa génération, lui ont permis, à l'heure du grand recul, de ne pas s'effondrer avec toute une génération qui s'était crue *« communiste »* ou *« révolutionnaire »*, voire socialiste ou démocrate et qui s'est, passez-moi l'expression, *« mise en congé »* le temps d'une guerre mondiale et surtout de ses lendemains avec la Guerre froide.

Bien entendu, le mérite en revient à Serge, à la formation de sa personnalité, à son énergie et à sa constance, mais il en revient aussi à la réalité sociale, à son développement dialectique et contradictoire : pour utiliser une dernière fois la belle phrase de Serge citée au début, le meilleur et le pire coïncident dans la réalité, le meilleur est susceptible de se corrompre et il devient alors le pire. Mais ce pire n'est pas le contraire de l'ancien meilleur, il en est un autre, nouveau, et contre ce nouveau pire, il y a forcément un nouveau meilleur éclairé par la conscience et par l'expérience de la corruption, c'est-à-dire de la lutte contre la tradition du pire, contre le passé qui pourrit.

Ce qui signifie en clair qu'il n'est pas d'idées sans opposition, que c'est l'existence d'opposition qui donne force aux idées, qu'il n'est donc pas de mouvement social et politique, notamment pas de révolution sans l'inspiration d'idées bien sûr et donc sans opposition - et aussi que l'absence ou la destruction de l'opposition, c'est-à-dire de la source d'idées, facilitent la dégénérescence et la corruption, la revanche du conservatisme et du passé, à savoir le pire.

C'est là, me semble-t-il, la leçon que nous a donnée Victor Serge, avec toutes ses contradictions, son opposition permanente et la force de ses idées.